

Roland Meyer

Arbeit macht frei... Le travail libère ! De quoi ?

la psychanalyse nous enseigne, c'est comment l'être humain s'humanise, c'est-à-dire d'abord, comment un sujet vient à la parole. Car l'humanisation implique le langage, la capacité de parler. Non la communication. La parole n'est pas la communication présente, elle, dans le règne animal. Parler, c'est symboliser. Et cet exercice hautement contre nature c'est précisément ceci : que l'humain naît homme mais il faut en plus, qu'il le devienne comme le disait si bien l'humaniste Erasme : « On ne naît pas homme, on le devient ».

Et c'est là que nous avons quelque chose à entendre quant au travail, quelque chose qui n'est pas sans rappeler le sens même de l'être adulte. Devenir adulte, c'est à mon sens, chercher une vérité toujours fragile à ce qu'exister veut dire pour soi. Devenir adulte, c'est actualiser l'humanité dont on dispose en puissance, c'est-à-dire virtuellement, à la naissance. Devenir adulte, c'est devoir en passer par ce trajet, mais aussi et surtout par cette dépendance.

Commençons par un petit rappel historique. C'est l'entreprise *AG Farben*, une entreprise de peinture, qui en 1910, affiche cet adage au-dessus de l'entrée de l'usine. Une entreprise de peintre donc. Vous vous rappelez qu'Hitler aurait voulu faire les beaux-arts de Vienne et n'a pu faire dit-on, que... peintre en bâtiment. Et c'est en 1930 que le NDSAP – ce qui deviendra le parti national socialiste de Hitler – prendra ce « *travailler plus...* » comme incarnation de la parole du grand Autre. On retrouvera une dizaine d'années plus tard, ce même adage placardé au-dessus de l'entrée d'Auschwitz, un camp de la mort : Arbeit macht frei.

Alors, le travail libère de quoi ?

Christine a interrogé le travail : quel travail libère le sujet ? C'est le travail de la cure, celui de la parole et même, elle nous dit que le travail rend libre... tant qu'il y a du *parl'être*. En tout cas c'est ce que j'ai compris.

LE TRAVAIL LIBÈRE DE QUOI ?

Victor Klemperer, un juif allemand, philologue à l'Université de Dresde, déchu durant la période que le monde entier a qualifiée d'inadmissible - « *plus jamais ça !* » a-t-on dit évidemment après, une période donc, qui commence bien avant 1939, il écrit dans son journal d'avril 1935 :

« Le 12 avril chez les Kühn. Il y avait Bollert, le directeur de la Landesbibliothek, et Frau Robert Wilbrandt, qui veut vendre sa villa de Dresde. Wilbrandt a été le premier de ceux qui ont dû partir, ils vivent en haute Bavière. Frau Wilbrandt raconte qu'à Munich les gens rouspètent à voix haute lorsque Hitler ou Goebbels apparaissent dans un film. Mais, elle aussi – pour des raisons sans doute, d'économie politique et donc de proximité avec la social-démocratie – dit : « Ne faut-il pas s'attendre à quelque chose de pire encore si Hitler est renversé, un bolchevisme encore pire que celui-ci ? ». C'est ça qui le fait tenir encore et toujours, écrit Klemperer en marge de son journal... *ça !*

Le ÇA du « *c'est ça* » : qui dit qu'il y a pire ailleurs, ... qu'ici, on peut jouir encore, quand même, même si, après tout, alors oui, mais bon... C'est là le déni de l'inadmissible horreur.

« Un autre invité, Bollert rend compte de la nouvelle tyrannie du gouverneur et de son ministre par intérim pour l'Éducation populaire, le maître d'école Göpfert. Klemperer dit que même les hauts fonctionnaires, qu'ils occupent des postes administratifs ou académiques, doivent respecter des heures de bureau de sept heures et demie à quatre heures. Göpfert vient souvent faire son contrôle au petit matin et il beugle comme un sergent. Mais on dit qu'il a le même ton face aux petites gens, et qu'il a pris brutalement à partie le responsable du vestiaire de la bibliothèque. J'ai vu ce responsable de la bibliothèque, dit Klemperer, qui m'a dit : « C'est de ce ministre-là qu'on peut apprendre ce que c'est que la culture ». CE ministre-là précisément duquel, dira un autre invité, professeur de philosophie dans un lycée, qui a été avec Göpfert, membre d'un groupement paramilitaire de droite, il dira de Göpfert que c'est : « un idéaliste doux et sentimental, pas un hypocrite cruel, mais plein de la rancœur de l'homme de la rue ». On peut en dire autant de Robespierre, a fait remarquer Kühn, le maître de maison.»

Autre déni de l'inadmissible...

Par ailleurs, continue-t-il, seules les questions concernant le personnel enseignant, relèvent encore de Dresde ; depuis des semaines, toutes les circulaires du rectorat ne sont que des copies des ordonnances du ministre du Reich décrétées à Berlin. Chaque ordonnance adressée aux lycées et universités, dans chaque discours, on y lit la victoire sur l'« intellectualisme insipide » ; la priorité est :

- aux « capacités du corps et du caractère »,
- à l'interdiction de les compenser par *des performances purement intellectuelles*,
- à la *sélection raciale*.

Et Klemperer de rajouter qu'au congrès des psychiatres, congrès organisé par l'Institut Göring, il a été déclaré récemment que :

« C'est seulement maintenant, avec le national-socialisme de Hitler, que l'enfant nordique recouvre ses droits, lui qui avait été jusque-là désavantagé par rapport à l'enfant juif dont l'intellect se développe plus rapidement ».

Ça rappelle aussi ce que disait Jung une paire d'années plus tard, en 1937, lorsqu'il rejoint ce même Institut Göring, à savoir que Freud avait appliqué des « catégories juives aux Allemands ou Slaves chrétiens ». Et d'ajouter : « Les juifs partagent avec les femmes cette singulari-

té : étant plus faibles, il leur faut viser le défaut de la cuirasse de l'adversaire ».

Donc si on résume un peu, on a : « *Travailler pour ne pas penser* » : ça pourrait même être le slogan. « *Travailler plus pour penser moins... et même ne plus penser du tout* ». Se libérer de la pensée, en finir avec le *parl'être* ; on remballé le sujet : vive Pavlov et les neuro-sciences... et vive les jeux Olympiques.

Lors des jeux Olympiques en Allemagne, en 1936, Klemperer dit que ces jeux le répugnent doublement.

« D'abord en tant que surestimation absurde du sport ; l'honneur d'un peuple dépend de ce qu'un de ses membres saute deux centimètres plus haut que tous les autres. Et d'ailleurs, c'est un noir américain qui a sauté le plus haut, et la médaille d'argent d'escrime pour l'Allemagne, c'est la juive Hélène Meyer qui l'a remportée. Je ne sais pas ce qui est le plus indécent, rajoute-t-il, sa participation en tant qu'Allemande du IIIe Reich ou le fait que sa performance soit revendiquée par le IIIe Reich ».

Il continue en citant un article d'un certain docteur Kurt Zentner qui a écrit dans un journal berlinois un article tout à fait sérieux et même pédagogique. Le titre de l'article est :

« Outsider sans perspective. Seul un rude entraînement mène au but ». Il raconte que bien des héros du sport ont commencé leur carrière par des résultats minables, que c'est grâce à un entraînement extrême qu'ils ont fini par atteindre les sommets ; par exemple « Borotra, le joueur de tennis le plus génial du monde ». Et il termine son article en parlant d'un jeune Corse inconnu qui, sur les bancs de l'école militaire de Brienne, se jurait tous les jours de devenir maréchal, et est devenu l'empereur Napoléon ».

C'est encore la jouissance sans limite, jouissance qui s'énonce en un slogan, lui aussi contemporain : « *Quand on veut, on peut !!!* ». Slogan totalitaire, déshumanisant, un slogan inadmissible.

Klemperer continue :

« Certes, en Angleterre et aux États-Unis, le sport a toujours eu une valeur extraordinaire, et peut-être excessive, mais sans doute jamais aussi exclusive, jamais au prix d'une telle dépréciation de l'intellect, que chez nous, au point que dans la hiérarchie des résultats scolaires le gros mot est intellectualiste ».

« La deuxième raison qui fait que je déteste les jeux Olympiques c'est, dit-il, parce qu'ils n'ont rien à voir avec le sport, chez nous j'entends, et qu'il s'agit purement et simplement d'une opération politique ».

Ce qui est intéressant à noter, c'est que dans tout ce discours, la propagande nazie ne cherche pas forcément à valoriser la race arienne – on cite Borotra qui fut un basque français, une escrimeuse juive allemande -, mais que cette propagande reprend en la détournant de sa pensée, la formule de Schiller dans son Guillaume Tell : « *Nous som-*

mes un même et unique peuple de frères ».

C'est la substitution de l'Un à l'Autre : le *tous pareils* totalitaire au lieu du *tous ensemble*, *humus* de la démocratie. C'est l'alignement du sport sur les valeurs national-socialistes. C'est l'annihilation des notions d'espace et de temps : on ne peut que devenir mystique. *Il faut suivre le Führer aveuglément*, c'est-à-dire aligner la science sur les valeurs incarnées par le Führer. *Massen Psychology* disait Freud, psychologie de la foule.

Klemperer donne un bel exemple d'alignement. Il parle d'un apprenti mécanicien qui travaille sur une voiture. Il nous dit :

« Chaque fois qu'il se demande s'il faut dévisser un boulon ou vérifier un gicleur ou accomplir le moindre geste, il ne dit pas : voilà ce que je vais faire ou essayer, ou tout autre verbe ; pour la moindre petite action (même s'il est tout seul, sans aucune aide ou équipe), il ne cesse de répéter : On peut organiser ça ».

Là encore, un mot d'ordre mécaniste, un mot d'ordre déshumanisé. Inadmissible. Parce que l'inadmissible, c'est quand ça déshumanise. L'inadmissible c'est quand on passe de l'humain, au matériel humain.

L'humanisme, c'est l'homme lui-même en tant qu'il questionne ou interprète, en tant qu'il cherche une vérité ou un sens, ou en tant, tout simplement, qu'il essaie de s'y retrouver. C'est-à-dire encore, en tant qu'il est autre chose ou qu'il exprime autre chose qu'une parole morte. Pierre Legendre affirmait que la parole est morte faisant référence au malaise contemporain de notre culture, malaise comme héritier direct selon lui, de l'hitlérisme.

L'humanisme c'est quand ça résiste. Ca veut dire quoi un humanisme qui résiste ? Et bien, ça veut dire qu' : « *Être humain est un exercice hautement contre nature* » comme disait Hannah Arendt.

D'ailleurs, Klemperer s'en prend à toutes les formes de totalitarisme : nazisme, bolchevisme et sionisme. Toujours dans son journal de juin 1934, il rapporte l'histoire d'un jeune homme juif allemand qui obtient un poste à Jérusalem et qui a une relation amoureuse depuis longtemps avec une allemande des pays Baltes, une jeune dame très aryenne.

« Ils veulent se marier et vivre en communauté des biens à Jérusalem. Mais où se marier ? Il faut qu'ils se retrouvent quelque part où la chose est possible. Car à Sion, l'aryen est précisément ce que le juif est ici. Pour moi, les sionistes qui prétendent renouer avec l'État juif de l'an 70 après J-C (destruction de Jérusalem par Titus) sont tous aussi écœurants que les nazis. Avec leur manie de fouiner dans les liens de sang, leurs « vieilles racines culturelles », leur désir hypocrite et borné de revenir aux origines du monde, ils sont tout à fait semblables aux nazis. Ce qu'il y a de fantastique chez les nazis, c'est qu'ils vivent dans une même communauté idéologique à la fois avec la Russie soviétique et Sion ».

Tout ça pour dire quoi ? Pour dire que ce que la psychanalyse nous enseigne, c'est comment l'être humain s'humanise, c'est-à-dire d'abord, comment un sujet vient à la parole. Car l'humanisation implique le langage, la capacité de parler. Non la communication. La parole n'est pas la communication présente, elle, dans le règne animal. Parler, c'est symboliser. Et cet exercice *hautement contre nature* c'est précisément ceci : que l'humain naît homme mais il faut en plus, qu'il le devienne comme le disait si bien l'humaniste Erasme : « *On ne naît pas homme, on le devient* ».

Et c'est là que nous avons quelque chose à entendre quant au travail, quelque chose qui n'est pas sans rappeler le sens même de l'être adulte. *Devenir adulte*, c'est à mon sens, chercher une vérité toujours fragile à ce qu'exister veut dire pour soi. *Devenir adulte*, c'est actualiser l'humanité dont on dispose en puissance, c'est-à-dire virtuellement, à la naissance. *Devenir adulte*, c'est devoir en passer par ce trajet, mais aussi et surtout par cette dépendance. Car du fait que dans les premiers temps de son existence, chaque être humain ne dispose qu'en puissance de son appartenance à l'humanité, il est d'autant plus dépendant des autres pour actualiser cette virtualité. Il se trouve donc nécessairement, pour « réussir » son humanisation, en étroite relation avec ceux qui l'entourent. Mais cet entourage, n'est pas que celui composé par les parents. Il est beaucoup plus large. Cette dépendance est celle au milieu social des parents – la culture –, et donc fondamentalement au discours social de l'époque. C'est là qu'il faut entendre « *L'inconscient c'est le social* » comme disait Lacan ; « *L'inconscient c'est la politique* » comme il disait encore dans un de ses derniers séminaires : *Les non-dupes errent*.

C'est la dimension de l'histoire, du social et du politique dans laquelle l'humanisme est toujours emporté. C'est là aussi en un sens, l'apprentissage d'une langue maternelle. Le discours social fonctionne, à mon sens, comme une langue maternelle. Et cette langue maternelle, dans la montée de l'hitlérisme, au lieu d'être constitutive du *parlêtre*, a au contraire, empêché la capacité pour l'individu – à l'exception des résistants - de se mettre à une *place d'exception* pour pouvoir dire *non* et sortir du rang. Il est vrai qu'il faut beaucoup d'humanisme pour résister individuellement, à partir de sa seule conviction. Mais quand la société déshumanise au point de ne considérer l'autre que comme du matériel humain, quelle est la place pour résister ou pour s'opposer, pour « *s'excepter* » comme dit Jean-Pierre Lebrun ?

La place d'exception est potentiellement transmise à chacun, par le travail de l'humanisation et de la culture, par *l'intellectualisme insipide* comme disaient les nazis et comme disent tous les totalitarismes. Lorsque nous est transmise la possibilité de lire le monde et d'y prendre notre place, lorsqu'il nous est donné de questionner, d'interpréter ou de chercher un sens à l'existence, alors du même coup est transmise la possibilité de la critique radicale et du refus de participer à certains processus que nous qualifions d'inadmissibles.

Seulement voilà, quand la parole est morte, il n'y a plus aucune possibilité de *s'excepter*. Alors c'est la fascination que le pouvoir exerce sur ses membres et parfois même indépendamment de tout risque d'atteinte à la personne propre. C'est la participation passive sans réel-

le adhésion. Mais c'est une participation - quand même - comme celle de *Frau Robert Wilbrandt* qui avait une villa à vendre à Dresde. Et quand un jour *on se réveille* à la senteur du jasmin, on se demande comment ça a pu se passer, comment ça a pu se produire ?

Hannah Arendt a mis en évidence qu'Adolf Eichmann avait pu se cacher derrière l'obéissance aux ordres pour ne pas avoir à engager sa subjectivité, c'est-à-dire pour *ne pas avoir à penser*. *Arbeit macht frei* ! En effet. On pourrait même dire ici, qu'*écouter rend libre* ; mais c'est un *écouter* au sens d'obéir : c'est la pulsion invoquante : *Tu dois écouter* ! Et obéir, en ce sens précis, c'est quand même : *jouir de ne pas penser*. Et surtout, ça n'empêche pas de veiller au travail bien fait, de jouir - encore - de jouir du contrôle tout en restant un homme *comme tout le monde* - comme Göpfert le maître d'école, *un idéaliste doux et sentimental aux dires de certains rebelles conformistes* - un homme *comme tout le monde* et non un monstre de perversité.

Ce n'est pas la perversité qui est inadmissible, c'est d'être *comme tout le monde*.

Marguerite Duras, de sa place d'exception, écrivait ceci :

« Pour beaucoup de gens la véritable perte du sens politique c'est de rejoindre une formation de parti, subir la règle, sa loi.

Pour beaucoup de gens aussi, quand ils parlent d'apolitisme, ils parlent avant tout d'une perte ou d'un manque idéologique.

Je ne sais pas pour vous ce que vous pensez.

Pour moi la perte politique c'est avant tout la perte de soi,

la perte de sa colère autant que celle de sa douceur,

la perte de sa haine, de sa faculté de haine autant que celle de sa faculté d'aimer,

la perte de son imprudence autant que celle de sa modération,

la perte d'un excès autant que la perte d'une mesure,

la perte de la folie, de sa naïveté,

la perte de son courage comme celle de sa lâcheté,

celle de son épouvante devant toute chose autant que celle de sa confiance,

la perte de ses pleurs comme celle de sa joie.

C'est ce que je pense moi ».

La perte politique – *la perte du sujet politique* - c'est vivre hors de soi... C'est ça l'inadmissible.